

« Et le Verbe s'est fait chair » : la littérature et Dieu ou la quête du beau par le verbe

Marie Gueden



Alain et Arlette Michel, *La littérature française et la connaissance de Dieu (1800-2000)*, Paris, Genève : Le Cerf, Ad Solem, coll. « Théologiques », 2008, 3 tomes (385 p., 926 p., 1413 p.), EAN 9782204086622

Pour citer cet article

Marie Gueden, « « Et le Verbe s'est fait chair » : la littérature et Dieu ou la quête du beau par le verbe », Acta fabula, vol. 10, n° 5, Essais critiques, Mai 2009, URL : <https://www.fabula.org/revue/document5060.php>, article mis en ligne le 01 Mai 2009, consulté le 21 Juin 2024, DOI : 10.58282/acta.5060

« Et le Verbe s'est fait chair » : la littérature et Dieu ou la quête du beau par le verbe

Marie Gueden

Les trois tomes de cette histoire moderne et contemporaine de la littérature française chrétienne se présentent comme une véritable somme, encyclopédique. Celle-ci se lit en effet comme un dictionnaire, assorti d'articles par auteurs suivis d'« indications bibliographiques » idoines.

Elle suit un ordre chronologique problématisé, s'attachant dans un premier temps au « renouveau des questions (la raison, le sentiment, la foi) » de Chateaubriand à Vigny (tome I), puis aux « grandes synthèses (positivisme, idéal, visions) » de Nerval à Hugo (tome II), et enfin aux « philosophies du dialogue et dialogue des philosophies (différences, compréhensions, dialogue) » de Flaubert à Duras (tome III).

Les auteurs, Alain et Arlette Michel, ont ainsi l'ambition, à travers une série de monographies, d'établir une histoire de la littérature religieuse en France de la fin du XVIII^e siècle au début du XXI^e siècle.

Cette histoire se présente comme une « histoire de la beauté », dont la visée est de préciser les liens entre les créations de l'art et les inspirations de la philosophie, qui médite sur les principes et sur l'absolu, et partant sur Dieu. Telle est la signification de la « recherche littéraire » pour les auteurs des présents volumes, pour qui les Lettres sont accordées avec « l'élévation spirituelle, la vérité psychologique, la recherche de la perfection dans le langage », et qui constituent une « quête du beau par le verbe ». Ainsi, pour Claudel, rappelons-le, l'un des buts principaux assignés à la poésie est de « connaître », et le principal objet de la connaissance est Dieu.

Comprendre comment la parole peut unir, dans le réalisme de l'art littéraire, la plénitude des idées et la vérité des apparences : tel est le projet des auteurs, étudié et développé chez les écrivains dont ils considèrent les œuvres au plus près et en diachronie.

On l'aura donc compris, cette histoire littéraire est traitée comme une histoire des idées. Partant, l'œuvre des auteurs y est considérée du point de vue des idées, et non du point de vue proprement littéraire, stylistique et poétique. Nous en voulons

pour preuve, à titre d'exemple, le traitement qui est fait de l'œuvre de Chateaubriand, dès le seuil de l'ouvrage.

Celle-ci est tout d'abord envisagée du point de vue de l'étude des sources, au regard de la transmission de la tradition chrétienne au romantisme, ce qui permet aux auteurs de faire de Chateaubriand le premier grand historien moderne de la culture occidentale, dans son double lien avec l'Antiquité et le Christianisme, et d'avancer la notion d'« œcuménisme culturel ». Une fois cet ancrage idéologique établi, les auteurs traitent thématiquement et diachroniquement l'œuvre de Chateaubriand, selon la double notion d'inquiétude et d'espérance, depuis *l'Essai sur les révolutions* à *La Vie de Rancé*.

Dans *l'Essai sur les révolutions* (1797), « livre de doute et de douleur » (*Mémoires*), Chateaubriand dénonce le monde moderne, scandalisé devant la déroute suicidaire du christianisme : la crise de la civilisation passe pour l'auteur par la crise religieuse ; par ailleurs, la disparition redoutée du christianisme lui inspire un désespoir et une tentation de régression vers l'origine. Pour autant, cette réflexion sur l'échec historique du christianisme permet à l'auteur de poser deux idées fondamentales dans sa future apologie du christianisme : le christianisme est l'essence même de la culture et de la civilisation occidentales ; par conséquent, il ne peut être ébranlé sans compromettre l'existence même du corps social, qui n'est justifié que s'il est ancré dans le sentiment du sacré ; la grandeur du christianisme réside dans la puissance des images de mystérieuse beauté, de douceur, et de sérénité qui s'imposent à la sensibilité et à l'imagination collectives.

En outre, il n'est pas anodin qu'*Atala ou les amours de deux sauvages dans le désert* (1801) et *René* (1805) — *Les Natchez* — trouvent leur origine dans *La religion chrétienne par rapport à la morale et à la poésie* (1799). Dans le premier, Chateaubriand mêle à l'évocation de la nature, d'une part l'éloge de l'innocence naturelle résidant dans l'amour des deux sauvages, Atala et Chactas ; d'autre part, l'éloge de la grandeur du christianisme — comme pour contredire *l'Essai sur les révolutions* — en tant que religion de la compassion et de la mélancolie (cf. la figure du père Aubry). Dans cet ouvrage, s'exprime la religion de Chateaubriand définie comme une forme de religion naturelle sensible à une approche authentique, un christianisme fénelonien de tendresse et de compassion, un héritage augustinien selon lequel l'exigence d'absolu place l'homme en face de son néant. Dans le second, illustrant un chapitre du *Génie* de 1802 à 1809, tout comme *Atala*, René est affecté d'une maladie spirituelle, définie comme « vague des passions » dans le *Génie*, identifiable à celle de l'auteur et à sa génération. Celle-ci est une inquiétude, correspondant à la sortie de l'innocence de l'état naturel pour l'auteur, forme de déviation du christianisme moderne.

Le *Génie du christianisme* se lit alors moins comme une apologie du catholicisme¹ que comme une large méditation sur le bon usage des images, une pédagogie de la foi par le sentiment et l'imagination, c'est-à-dire davantage comme une poétique de Dieu². Il s'agit pour Chateaubriand de mettre en lumière le surcroît de vérité et de beauté inhérents au christianisme. Ces derniers sont fondés sur des arguments qui rendent compte des qualités esthétiques du christianisme : le sentiment comme faculté universellement répandue (cf. Rousseau), la rhétorique des images ; la contemplation des merveilles du spectacle de la nature comme voie vers l'adoration ; l'homme tombé dans une inquiétude et une mélancolie³ inspirées par la grandeur sublime des fins divines.

Le *Génie* est le seul des textes de Chateaubriand proposant une heureuse consolation en Dieu⁴ ; l'expérience spirituelle et la pensée de Chateaubriand s'assombrissent pour privilégier des approches plus négatives de Dieu, à travers l'angoisse et le néant, les doutes : l'auteur entre dans une voie négative.

Les Martyrs (1809) illustrent deux formes de la conversion⁵, celle de l'inquiétude et de la mélancolie, et rendent compte du triomphe de la religion chrétienne. Puis, *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* et les *Aventures du dernier Abencérage* et *Moïse* relèvent d'une période mêlant angoisse et espérance.

Les *Essais suivis* examinent sur quelles lois le christianisme fonda les possibilités d'une société, d'une culture nouvelles, et d'un progrès que retardent, sans pouvoir l'annuler, les tragédies de l'histoire (cf. Maistre, Bonald, Ballanche, Lamennais, puis Michelet et Hugo)⁶. La pensée de Chateaubriand est caractérisée par un pessimisme historique et politique, combattu par une espérance mystique : on peut parler d'« espérance historique d'essence mystique », à la manière de l'analogie de l'histoire humaine avec l'histoire chrétienne, marquée par la mort et la résurrection.

Enfin, *Les Mémoires d'outre-tombe* et la *Vie de Rancé* marquent l'achèvement de l'œuvre de Chateaubriand : le premier oscille entre pitié et contemplation de la mort, espérance dans la Croix et confiance apaisée dans la piété des simples (cf. saint François d'Assise) ; le second, où Chateaubriand se fait le biographe de Rancé, énonce les « *ultima verba* » de l'auteur, le silence⁷, et l'espérance de la Croix.

¹ Néanmoins, « il montre comment la culture chrétienne peut sauver, avec le christianisme, la totalité païenne et chrétienne de la culture occidentale et donner ainsi une chance de renouveau dans l'unité à la société moderne [...] » (Tome I, p. 99).

² Les auteurs examinent la question problématique de la supériorité de la littérature et de l'art inspirés par le christianisme sur les productions païennes de l'Antiquité (2ème et 3ème parties du *Génie*) (Tome I, p. 99-111).

³ Cf. La figure de Job pour Chateaubriand.

⁴ À quelques nuances près cependant : les auteurs examinent le dernier livre de la première partie intitulé « Immortalité de l'âme prouvée par la morale et le sentiment » pour montrer l'expérience négative de Dieu.

⁵ Rappelons que Chateaubriand se convertit en 1799 (cf. préface de la 1ère édition du *Génie*).

⁶ Précisons la conception providentialiste de l'histoire pour Chateaubriand, faisant une large part néanmoins à la liberté humaine.

À l'étude de cette monographie de Chateaubriand, comme à l'examen de la table des matières et à la lecture des trois tomes, la construction générale et détaillée de l'ouvrage ne fait aucun doute, à travers le plan adopté, clair et cohérent. Néanmoins, on aura pu constater ici et là un léger déséquilibre, qui fait davantage la part belle au XIX^e siècle qu'au XX^e siècle. On peut s'étonner par ailleurs que certaines œuvres soient peu ou pas abordées : l'ambition exhaustive des auteurs n'est (heureusement) pas complètement réalisée.

Pour autant, tout l'intérêt de cette somme réside dans son fonctionnement, à la manière d'un dictionnaire compilant des auteurs « religieux » des XIX^e, XX^e et XXI^e siècles : celui-ci constitue bien une invitation à la consultation, pour découvrir notamment des auteurs et des œuvres moins connus⁸ comme pour appréhender l'œuvre *in extenso* de tel auteur, pour peu néanmoins qu'on ait pris la mesure de sa perspective.

Revenons *in fine* sur celle-ci : à travers l'analyse en profondeur de deux siècles d'histoire littéraire, les auteurs montrent comment la littérature, dans sa quête formelle, ne peut se passer de considérations spirituelles et philosophiques, et comment le discours philosophique vient souvent fonder, sur l'émotion esthétique, des considérations métaphysiques. Pour illustrer ce principe et cette visée, l'histoire des idées, la perspective diachronique des auteurs et des œuvres, traitée sur le mode de la téléologie⁹, constituent les outils théoriques principaux des auteurs. Il est néanmoins sans doute regrettable que cette perspective fonctionne comme une apologétique d'une certaine forme de recherche littéraire par la mise en garde que les auteurs émettent à l'égard des chercheurs contemporains qui ignorent trop souvent, selon eux, l'unité de la pensée occidentale et le rôle qu'y jouent les Anciens¹⁰.

⁷ Cf. Une poésie de l'indicible ; présence-absence de Dieu.

⁸ Après la Révolution, Saint-Martin, Fabre d'Olivier, Bonald, Maistre et Ballanche ; ou encore entre 1830 et 1848, Buchez et Ozanam. Voir la IX^e partie du tome III qui fait enfin la place à des auteurs modernes davantage variés et pour certains plus inattendus.

⁹ Les auteurs ont été effet recours à ce que nous pouvons appeler une forme de « téléologisme » en littérature, dans la mesure où les œuvres antérieures d'un auteur sont souvent traitées au regard de ses œuvres postérieures.

¹⁰ « Si nous avons un minimum de culture antique... », tome III, p. 1358.

PLAN

AUTEUR

Marie Gueden

[Voir ses autres contributions](#)

Courriel : mariegueden@hotmail.com